

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N° 105

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Jean LÉGER

Né le 3 Juillet 1891 à Châtillon-en-Bazois (Nièvre)

Externe des Hôpitaux

L'INSALUBRITÉ DES POCHEs

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

de l'Hygiène du Vêtement

Président : L. BERNARD, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1921

165

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Jean LÉGER

Né le 3 Juillet 1891 à Châtillon-en-Bazois (Nièvre)

Externe des Hôpitaux

L'INSALUBRITÉ DES POCHE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

de l'Hygiène du Vêtement



Président : L. BERNARD, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

45, rue Racine, 45

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

	MM
Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	ANDRÉ BROCA
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANCON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	RENON
Pathologie chirurgicale.	LECENE
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	PIERRE DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène	BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale.	ACHARD
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.	PIERRE MARIE
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER
Clinique chirurgicale	DELBET
	GOSSET
	LEJARS
Clinique ophtalmologique	HARTMANN
Clinique des maladies des voies urinaires.	DR LAPERSONNE
Clinique d'accouchements	LEGUEU
	BAR
Clinique gynécologique.	COUVELAIRE
Clinique chirurgicale infantile	BRINDEAU
Clinique thérapeutique.	J.-L. FAURE
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie.	AUGUSTE BROCA
	VAQUEZ
	SEBILEAU

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI	DUVOIR	LARDENNOIS	RATHERY
ALGLAVE	FISSINGER	LELORIER	RETTERER
BASSET	GARNIER	LEMIERRE	RIBIERRE
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEQUEUX	RICHAUD
BLANCHETIERE	GREGOIRE	LEREBoullet	ROUSSY
BRANCA	GUENOT	LERI	ROUVIERE
CAMUS	GUILAIN	LEVY-SOLAL	SCHWARTZ(A.)
CHAMPY	GUILLEMINOT	MATHIEU	TANON
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHIRAY	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CLERC	LABBE HENRI	MULON	VILLARET
DEBRE	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DESMAREST	LANGLOIS	PHILIBERT	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MA GRAND-MÈRE

A MA SŒUR

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LÉON BERNARD

Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin des Hôpitaux (Hôpital Laënnec)
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

AVANT-PROPOS

Parvenu au terme de nos études médicales, nous tenons à remplir un devoir qui nous incombe, en remerciant ici tous nos maîtres des hôpitaux et de la faculté.

Nous n'oublierons jamais ce que nous devons à leur enseignement et en inscrivant leurs noms au début de ce modeste travail, nous estimons que c'est encore bien peu payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers eux.

Tout d'abord, nous tenons à remercier M. le Professeur agrégé Desmarets qui nous a accepté, comme bénévole, dans son service à l'Hôtel-Dieu et qui, le premier, nous a initié à la clinique chirurgicale.

Merci aussi à tous nos autres maîtres dans les hôpitaux :

M. le Dr Rochard, chirurgien des Hôpitaux (Hôpital Saint-Louis).

M. le Dr Poulard, ophtalmologiste des Hôpitaux (Hôpital des Enfants-Malades).

M. le Professeur Legueu (Hôpital Necker).

Le regretté Professeur Debove (Hôpital Beaujon).

Le regretté Dr Legende, médecin des Hôpitaux (Hôpital Lariboisière).

Nous tenons à remercier tout particulièrement M. le Dr Renault, médecin des hôpitaux, officier de la Légion d'honneur, membre du conseil supérieur d'hygiène de France, pour l'attention qu'il a mise à nous enseigner tous les subtils secrets de la médecine infantile, malheureusement trop généralement méconnus.

Nous le prions de recevoir ici l'hommage de notre profonde reconnaissance.

Nous ferions preuve d'ingratitude si nous ne remercions également nos Amis :

M. le Dr G. Catonné, pharmacien de 1^{re} classe, ancien élève de l'Institut Pasteur, qui a été, pour nous, un guide éclairé, dans l'étude de bactériologique de notre travail et qui le premier nous a suggéré l'idée de cette thèse.

M. le Dr Champeau, ancien chef de clinique, chef adjoint de laboratoire à la clinique Baudelocque, en qui nous avons toujours trouvé un ami sincère et un maître dévoué.

M. le Dr Duret, qui nous a toujours donné d'excellents conseils au cours de nos études médicales.

Nous prions M. le Professeur Léon Bernard de croire à notre respectueux dévouement et d'agréer l'expression de notre gratitude, pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.

L'INSALUBRITÉ DES POCHEs

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

de l'Hygiène du Vêtement

INTRODUCTION

« Si l'homme ne se nourrissait que d'air et d'eau, il n'y aurait sur la terre, ni maîtres, ni serviteurs, ni seigneurs, ni pauvres, ni amis, ni ennemis, ni amour, ni haine, ni vice, ni justice, ni injustice. C'est là une vérité tellement banale qu'on ose à peine la rappeler. »

Ainsi s'exprimait Liebig, savant chimiste du siècle dernier.

Certes, jamais vérité n'a été, pour employer, l'expression même de ce savant, plus banale. Cependant, à la réflexion, on conçoit que l'aphorisme de Liebig n'exprime que ce qui a trait à la vie végétative, mais ne touche pas au revers de la médaille, qui est la maladie. Vérité pour ce qui serait de l'air pur, privé de poussières, de l'eau exempte de microbes ; mais erreur, si ces deux éléments contiennent des germes nocifs pour nos tissus. Or, la vérité est là. Notre organisme doit lutter journellement et à toute heure contre les infiniment petits qui sont partout, qui

nous guettent, qui nous attaquent et finissent par faire tomber nos épaules de vaincus.

Certes, nous devrions tous mourir de vieillesse, quand nos tissus usés, incapables de remplir leurs fonctions vitales, ne peuvent plus lutter contre les années : telle devrait être la fin logique de la vie : ce devrait être le fleuve arrivé à son embouchure qui, mollement, se jette dans la mer, après avoir parcouru des kilomètres en pays plat, sans accidents à vaincre.

Mais, du fait de la présence des microbes, des microorganismes venus du dehors, ces ennemis qui nous entourent, nous devons toujours être sur la défensive. Beaucoup nous sont connus et nous avons appris à lutter efficacement contre eux : mais combien nous sont inconnus !.

L'humanité a payé et paie encore chaque année un lourd tribut aux maladies engendrées par les infiniment petits, ces maladies survenant parfois sous forme d'épidémies, qu'une croyance populaire avait fait surnommer autrefois « Fléaux de Dieu », le peuple les acceptant souvent avec résignations.

Depuis que de progrès réalisés !.

La science a progressé et percé les ténèbres.

L'immortel Pasteur en marquant la place de la microbiologie et en lui donnant l'importance qu'elle était destinée à acquérir par la suite, indiquait le rôle des microorganismes et démontrait qu'ils sont les agents de transmission de bien des maladies.

La Biologie est devenue une vraie science, la science

maîtresse qui sonde et explique les phénomènes vitaux par l'étude des lois qui régissent l'organisme ; toutes les branches de la médecine, anatomie, physiologie, histologie, pathologie, hygiène, etc..., en dérivent.

C'est par l'étude de ces sciences et par leurs applications pratiques, que nous avons vu depuis deux siècles doubler l'âge moyen de la vie humaine.

Depuis cinquante ans, l'étude de la microbiologie a fait faire à cette science des pas de géant :

Elle a enseveli cette vieille croyance surannée qui voyait la maladie en nous.

Le rôle de microbe a été posé et résolu, sa puissance expliquée ; les manifestations morbides, occasionnées par beaucoup d'entre eux, ont été domptées.

Pour ne citer qu'un exemple typique entre tous, nous rappellerons que nous avons pu suivre, depuis la découverte du bacille de « Loeffler », son anatomie, sa toxine et le rôle joué par celle-ci dans notre organisme ; nous avons trouvé le remède au mal et diminué d'une façon prodigieuse la mortalité qui l'engendrait.

Beaucoup d'autres maladies microbiennes et parasitaires sont aujourd'hui vaincues et ceci grâce à une branche de la médecine dont nous parlions plus haut, l'hygiène qui est l'art de conserver la santé et surtout d'en perfectionner les moyens.

Certes, si les maladies microbiennes et partant contagieuses étaient autrefois une calamité, et si,

en connaissant actuellement l'étiologie, nous savons les guérir, devons-nous nous déclarer satisfaits ? Non. Le point le plus important est de savoir les éviter. Comme le disait Duclaux : « Les maladies épidémiques sont la conséquence de l'ignorance et la punition de l'incurie des peuples et des individus » (1).

C'est pour cette raison, pour nous mettre à l'abri des coups et des méfaits des infiniment petits, que des lois sociales ont été édictées, lois nombreuses dont l'application est souvent rendue impossible par l'incurie des masses.

Mais il y a, d'autre part, pour la santé, une chose primordiale, que le législateur est impuissant à rendre obligatoire, c'est la propreté corporelle. Aussi est-ce par l'instruction et l'éducation, que nous devons nous efforcer de faire comprendre aux individus quels sont leurs intérêts et combien de maladies leur seraient évitées, s'il se conformaient à une hygiène rationnelle et facilite à pratiquer.

Notre corps est protégé contre les influences extérieures nuisibles par le vêtement.

L'hygiène nous apporte des données précieuses sur ce que doit être ce vêtement, son rôle, sa composition, ses propriétés physiques et chimiques, son adaptation.

Nous savons que le linge du corps, qui est souillé par les poussières, par la sueur sécrétée par les glandes sudoripares, par la graisse, sécrétée par les

1. Duclaux, *Le microbe et la maladie*.

glandes sébacées, se lave en moyenne tous les huit jours, la classe aisée aidant l'hygiène du corps par la balnéation. Ceci est bien ; mais est-ce suffisant ? N'avons-nous pas à envisager la propreté des effets extérieurs, que nous mettons journellement et que nous ne pouvons pas laver ?

Ce sont ces questions qui constituent le but du travail que nous nous sommes proposé.

Le vêtement extérieur a pour but de venir en aide à la fonction de régularisation thermique de la peau, tous tes tissus susceptibles de constituer ce vêtement, étant, ou plutôt devant être, pour se conformer aux règles de l'hygiène, perméables à l'air et à l'eau. Il est en contact continu avec les poussières de l'air, la malpropreté des sièges et de tous les objets qui nous entourent. Les mains, toujours septiques, le touchent constamment. Nous ne pouvons que le brosser et comme on le dit « enlever le plus gros ». Pourtant il est toujours à l'air et à la lumière et ces deux éléments peuvent jouer, dans une certaine mesure, un rôle microbicide.

Mais il existe dans le vêtement, surtout dans celui de l'homme, des accessoires qui, eux, ne voient jamais la lumière, qui ne sont au contact de l'air, que d'une façon inconstante et, disons-le, indirecte et peu appréciable. Certains, au contact immédiat de la peau, sont toujours à une douce température et, de ce fait, constituent de véritables foyers de microbes : ces accessoires sont les poches. C'est là que nous mettons maints objets qui nous sont indis-

pensables, là où nous plongeons nos mains à chaque instant et là aussi où nous plaçons le mouchoir rempli de mucosités rhino-pharyngées qui, pendant vingt-quatre heures, ont filtré et retenu les microbes de l'air.

Combien de microbes nos mains touchent-elles par jour ! Et c'est dans ces poches que nous devons loger ces ennemis ! Et pendant un an, deux ans, plusieurs années parfois, en un mot, tant que nous portons le pantalon, nous conservons ces poches d'une malpropreté évidente !

Nous plaçons, le matin, un mouchoir propre dans cette poche ; il se souille immédiatement au contact de la flore microbienne introduite précédemment.

Notre mouchoir tombe-t-il sur le sol ? Rien de plus naturel que de le remettre aussitôt et sans précaution dans la poche et ce faisant nous pouvons y enfermer le bacille de Nicolaïer, le vibron septique ou la bactériidie charbonneuse qui y vivent normalement, les bacilles de la typhoïde, de la tuberculose, du choléra, de la dysenterie, qui peuvent s'y rencontrer, ainsi que les œufs de nématodes du tube digestif.

Une mesure, un remède s'imposent donc. Lavons-nous les poches, comme on le fait à la caserne et comme nous lavons notre linge de corps ? La chose est difficile. La poche n'est-elle pas en effet liée étroitement au pantalon ? N'en est-elle pas inséparable ? Pourrons-nous en faire l'asepsie sans nuire à la beauté esthétique du pantalon et, qui plus est,

sans risquer d'occasionner des dégats, des dommages qui seraient susceptibles, à juste titre d'ailleurs, de faire abandonner ce mode de propriété.

Nous ne le pensons pas.

Alors vainquons l'obstacle ; que la poche soit détachable facilement et qu'elle se replace de même, en un mot qu'elle soit amovible. Nous pourrons alors la changer tous les deux, trois, quatre, huit jours ou chaque fois qu'elle nous paraîtra suspecte et nous serons sûrs que les infiniment petits n'y séjourneront pas.

HISTORIQUE

Poches. — Depuis les temps les plus reculés, les hommes ont porté avec eux des sortes de sacs, dans lesquels ils plaçaient les menus objets dont ils se servaient fréquemment.

On ne mentionne rien de très spécial dans l'antiquité. Au moyen âge, l'usage de ces sacs devient plus fréquent.

C'est alors que l'on trouve :

L'aumonière, (*aumosnière*, *aumoisnière* *aloière*) importée par les Croisés et qui dure jusqu'au seizième siècle.

Les femmes la portaient à la ceinture ; elles y mettaient de petits objets et de la monnaie ; c'était un petit sac, avec coulant ou fermoir. La plus ancienne forme était celle qui possédait deux coulants ou cordons, un pour la fermer, l'autre pour l'ouvrir ; plus tard on garnit l'aumonière de fermoirs apparents, de fer, d'or ou d'argent, selon la situation sociale.

Du xii^e au xiv^e siècle, l'aumonière était le complément indispensable du vêtement journalier des deux sexes.

On ne la quittait guère que lorsque l'on se paraît, s'armait, ou bien lorsque l'on restait chez soi. On trouvait cependant des aumonières d'apparat.

L'aumonière prend ensuite le nom *d'escarcelle, de ibecière et de bourse*.

Son usage devient peu à peu différent de celui auquel elle était destinée primitivement.

L'escarcelle était réservée aux messagers et aux pèlerins. Les Seigneurs portaient aussi des escarcelles richement décorées, parées de broderies et de perles. Son extrémité inférieure était généralement rectiligne, les côtés parallèles ; parfois elle était plus ronde et plus ample ; on lui donnait alors le nom de *bourse, bourse, ou cul-de-vilain*.

La gibecière était une escarcelle plus grande ; portée, suspendue au côté par les voyageurs, les paysans, les nobles en campagne, elle était à fermoir ou à recouvrement avec courroie qui permettait de la passer en sautoir.

La bourse était un petit sac, avec coulant, destiné à contenir l'argent ; on l'attachait à la ceinture ; puis peu à peu, on s'est habitué à ne plus la suspendre à celle-ci : elle a été placée dans une sorte de sac, cousu au vêtement : c'est la poche, ponche ou pui-sette.

Vers 1440, les manches du corset, partant du coude, descendaient plus bas que les mains et formaient à leur partie inférieure, deux sacs longs et étroits qui constituaient de véritables poches de grandes dimensions.

On les rencontrait surtout chez les jongleurs, ménestrels et autres bohêmes, chez lesquels ils étaient très utiles, étant donnés l'étroitesse et la simplicité de leurs vêtements, qui ne permettaient pas d'autres poches.

On trouve des poches dans les tuniques du ^x^e siècle ; mais elles étaient peu employées ; à la fin du règne de Henri II, elles firent définitivement supprimer l'escarcelle.

Taillées dans les trouses, elles étaient commodées et pratiques ; elles peuvent être comparées aux poches que nous avons actuellement, mais elles n'étaient pas visibles, car l'orifice était dissimulé à la faveur de deux côtes de tissu en velours bouffant.

Interdites par l'ordonnance de 1563, comme étant susceptibles de pouvoir cacher des armes, elles firent leur réapparition quelque temps après.

Sous Louis ^{xiv}, les poches devinrent apparentes sur l'habit.

Avec l'Empire, on les supprime au pantalon, mais on les remplace par des poches dissimulées dans les pans de l'habit.

Quelques temps après, enfin elles réapparaissent telles que nous les portons actuellement.

Mouchoirs. — L'usage du mouchoir ne remonte pas à une époque très antérieure à l'ère chrétienne. Des fouilles faites récemment à Antinoë (Haute Egypte) ont permis de retrouver des mouchoirs sur des momies datant du ⁱⁱ^e siècle avant Jésus-Christ.

Les femmes grecques n'en eurent pas ; si on les

avait vues en porter, ou s'en servir, elles auraient été considérées comme malades et séquestrées au gynécée.

C'eût été à Athènes, manquer aux convenances que de se moucher ou d'essuyer la sueur du visage avec un mouchoir. Les gens les plus distingués essayaient leurs larmes avec leur manteau.

Les Grecs s'en servaient seulement pour éponger la sueur du visage ; le *Soudarion* était tissé de soie précieuse et parfumé à l'excès ; les élégants d'Athènes en portaient deux ; l'un à la main, pour se donner une contenance, l'autre à la ceinture, comme ornement.

Chez les Romains, nous trouvons le *Sudarium*. Il avait le même usage que chez les Grecs ; il se portait dans un pli de la toge, qui, croisant sur la poitrine, en descendant de l'épaule gauche et passant sous le bras droit, faisait fonction de poche. Les soldats le portaient noué autour du cou et pendant sur la poitrine : *fascilergum*.

En Asie, même dans les classes aisées et riches, on se mouchait avec les doigts, que l'on essuyait ensuite avec un mouchoir souvent fort riche.

Au moyen âge, le mouchoir (mouchenez) atteint des dimensions démesurées, et devient un véritable étendard, flottant en écharpe, ou traînant à terre, passé au bras en manipule ou suspendu à la ceinture. Cette coutume subsiste d'ailleurs de nos jours dans certains offices religieux.

Au ^xⁱ siècle, quelques évêques des provinces

méridionales attachaient le *suradium* au bâton épiscopal, par un nœud ou par des cordelettes formant réseau ; ou bien encore, il était retenu par un joyau. Par ailleurs, on tenait le mouchoir dans l'aumonière ou l'escarcelle.

Au xii^e siècle, on le voit dans la poche. Les manches brodées, que portaient parfois les élégantes, étaient des mouchoirs de parure dont on ne faisait pas usage et qui, dans certains cas, pouvaient simuler une longue écharpe ; elles avaient, en plus, des mouchoirs qui étaient pendus à la ceinture avec les clefs.

Au commencement du xiv^e siècle, vers 1316, Clémence de Hongrie, veuve de Louis le Hutin, à en croire ses Inventaires, aurait possédé un « bel es mouchoir de soye ».

Au xv^e siècle, Martial d'Auvergne cite un mouchoir « des plus beaulx et riches qu'il estoit possible de faire », offert par un galant chevalier à la Dame de ses pensées et sur lequel les initiales de celle-ci « Estoient en lettres entrelacées le plus gentiment du monde, car il estoit attaché à un bel cueur et franges de menues pensées ».

Au xvi^e siècle, Erasme commençait à trouver que « se moucher à son bonnet ou à sa manche, appartient aux rustiques, se moucher au bras et au coude, convient aux pâtissiers et se moucher de la main, si d'aventure, au mesme instant, tu la portes à ta robe, n'est chose beaucoup plus civile ».

A ses recommandations de bienséance il ajoute : « Recevoir les escrémens du nez avec un mouchoir

en se retournant un petit peu des gens d'honneur est chose honneste ».

Sous Henri IV, Gabriele d'Estrées (Mme de Liancour) portait à un ballet un mouchoir de dix-neuf cents écus.

Au xvii^e et xviii^e siècles, le luxe des mouchoirs devient plus grand.

Vers la fin du xviii^e siècle, un trousseau devait comprendre 72 mouchoirs en demi-Hollande et 48 en batiste.

On les maniait avec élégance et non sans affectation, surtout au moment où la mode voulût que l'on prisât.

Sous Louis xiv, les lois de la galanterie ordonnaient : « A un certain temps de là, vous tirerez un mouchoir de votre poche, que vous estalerez un peu, pour en faire parestre la grandeur et la beauté de la toile, plutôt que pour vous moucher ».

Ce carré de fine batiste était très riche et ornée de glands.

Le grand roi lui-même avait institué un cérémonial spécial pour les soins de son auguste nez : « trois mouchoirs, de points de trois sortes de façon, lui étaient présentés chaque matin sur un plateau de vermeil, par un des seigneurs attachés à sa garde robe ».

Sous le Directoire, les Merveilleuses, privées de poches, confiaient leurs mouchoirs à la personne qui les accompagnait, ou bien les mettait dans leur corsage.

Sous Louis Philippe, le mouchoir eut beaucoup de vogue comme objet de maintien distingué pour les femmes.

Les paysans n'avaient, jamais de mouchoir ; son usage chez les habitants des campagnes est de date récente ; encore à l'heure actuelle, il en est qui s'en passent totalement ; d'autres ne s'en servent que pour essuyer le nez, après avoir expulsé les mocosités par une forte expiration nasale.

EXAMEN BACTÉRIOLOGIQUE

Pour mener à bien notre travail, ne voulant pas rester dans le domaine de l'hypothèse, nous avons fait une série de recherches et d'expériences, que le cadre modeste de notre étude ne nous a pas permis de faire aussi nombreuses et aussi complètes que nous l'aurions voulu.

Il est de toute évidence que ces expériences et ces recherches devaient porter sur des échantillons aussi variés que possible.

C'est pourquoi, après l'analyse qualitative de deux poches de pantalon nouvellement confectionné, qui nous a servi de terme de comparaison, nous avons poussé nos investigations sur des poches usagées, appartenant à des personnes de situation professionnelle très différente.

Nous avons fait de même l'analyse d'un mouchoir sortant du blanchissage, de mouchoirs propres mis au contact seulement d'une poche sale et enfin de mouchoirs ayant servis et, par conséquent, ayant séjourné vingt-quatre heures et plus dans une poche usagée.

Pour faire ces examens, nous avons prélevé sur

les poches et sur les mouchoirs, avec toutes les précautions d'usage, afin d'éviter toute cause d'erreur (contamination de manipulations) de petits fragments de un centimètre carré environ.

Ces prélèvements ont été faits avec des ciseaux stérilisés, les fragments pris avec des pinces stérilisées et mis dans des boîtes de Pétri stérilisées.

Ces prises d'essai ont été ensuite introduites, toujours avec les mêmes précautions, dans des tubes de bouillon peptoné, préparé suivant la formule à laquelle s'est arrêté le Professeur Grimbert et qui est aussi celui employé à l'Institut Pasteur.

Ces tubes ont été portés à l'étuve, à la température de 37 degrés. Nous les y avons maintenus pendant quarante-huit heures et nous avons examiné les cultures.

D'autre part, nous avons promené sur nos échantillons de poches et de mouchoirs étalés, un tampon de coton stérilisé, imbibé de sérum physiologique et avec ce tampon, nous avons ensemencé des tubes de sérum coagulé et des tubes de gélose inclinée : puis après vingt-quatre heures de séjour à l'étuve, à la température de 37 degrés, nous avons examiné les cultures.

Pour déceler le bacille de Koch, nous avons mis des fragments d'échantillons divers, dans du sérum physiologique ; puis après une assez longue macération nous avons centrifugé le liquide. Avec le culot de centrifugation nous avons fait plusieurs prépara-

tions, qui ont été fixées à l'alcool-éther et colorées par la fuchsine de Ziehl à chaud.

L'encemencement sur sérum de bœuf glycéринé et l'inoculation au cobaye nous ont donné des résultats nettement positifs.

Enfin, nous avons terminé cette étude par quelques examens directs faits sur des fragments de mouchoirs et de poches dont le tissu a été préalablement dissocié.

Ces préparations ont été colorées par les colorants usuels : bleu de méthylène, éosine, *hématéine*, Ziehl à chaud, Ziehl à froid, solution iodo-iodurée après le violet phéniqué (méthode de Gram).

RÉSULTATS

ECHANTILLON N° 1

Poche neuve d'un habit nouvellement confectionné.

Le bouillon peptoné a été troublé ; présence d'un voile blanc.

Les examens microscopiques de cette culture ont donnés :

1° *Bacillus subtilis*.

2° Un cocco-bacille dont le protoplasme ne se colore pas par les colorants habituels, ne prenant pas le Gram et rappelant morphologiquement le cocco-bacille de Bordet-Gengou.

ECHANTILLON N° 2

Poche neuve d'un habit nouvellement confectionné (tailleur différent de l'échantillon n°1

Le bouillé peptoné à été troublé ; léger voile.

Examen microscopique :

1° *Bacillus subtilis*.

ECHANTILLON N° 3

Poche usagée, datant d'un mois environ, d'un étudiant en médecine.

Examen microscopique :

1° *Bacillus subtilis*

- 2° Staphylocoque
- 3° Pénicillium glaucum
- 4° Une levure non déterminée rappelant la forme levure de l'endomyces albicans.
- 5° Pneumocoque
- 6° Coli-bacille.

ECHANTILLON N° 4

Poche usagée, datant d'un an environ, du pantalon de travail d'un terrassier :

Examen microscopique :

- 1° Staphylocoque ;
- 2° Streptocoque ;
- 3° Mucor mucedo ;
- 4° Coli-bacille ;
- 5° Œufs d'oxyures.

ECHANTILLON N° 5

Poche usagée, datant d'un an environ, du pantalon d'un employé de bureau : tuberculose au second degré ; l'examen des crachats est positif ; il est à noter que le malade avait l'habitude de se passer de crachoir, de poche et d'expectorer dans son mouchoir. A eu un enfant de deux ans mort, il y a six mois, de méningite tuberculeuse.

Examen microscopique :

- 1° Staphylocoque ;
- 2° Pénicillium glaucum ;
- 3° Aspergillus fumigatus ;
- 4° Quelques bacilles de Koch.

L'indentification du bacille de Koch à été faite par culture

sur des tubes, contenant du sérum de bœuf glycérimé et par examen microscopique de ces cultures.

L'inoculation au cobaye a déterminé la mort de cet animal, après un mois et demi. L'autopsie a révélé des ganglions tuméfiés, remplis de pus caséeux ; la rate est très tuméfiée et infiltrée de granulations caséuses ; le foie est criblé de masses jaunâtres. On remarque quelques petits tubercules sur le péritoine : les poumons paraissent intacts.

ECHANTILLON N° 6

Poche usagée, datant de deux ans environ, du pantalon d'un travailleur agricole.

Examen microscopique :

- 1° *Bacillus subtilis* ;
- 2° Staphylocoque : peu nombreux ;
- 3° Streptocoque : en petite quantité ;
- 4° *Mucor mucedo* ;
- 5° Pneumocoque.

ECHANTILLON N° 7

Poche usagée, datant de six mois environ, du pantalon d'un docteur en médecine.

Examen microscopique :

- 1° *Bacillus subtilis* ;
- 2° Pneumocoque ;
- 4° Pneumobacille de Friedlaender ;
- 4° *Endomyces albicans* ;
- 5° *Penicillium glaucum* ;

ECHANTILLON N° 8

Poche usagée, datant de un an environ, du pantalon d'un garçon épicier.

Examen microscopique :

- 1° Staphylocoque ;
- 2° Streptocoque ,
- 3° *Penicillium glaucum* ;
- 4° *Mucor mucedo* ;
- 5° Coli-bacille.

ECHANTILLON N° 9

Poche usagée du pantalon d'un écolier de onze ans.

Examen microscopique :

- 1° Staphylocoque ;
- 2° Streptocoque ;
- 3° Un cocco-bacille de nature indéterminé ;
- 4° *Mucor mucedo* ;
- 5° Pneumocoque.

ECHANTILLON N° 10

Mouchoirs pris chez la blanchisseuse, après repassage et mis, de suite, dans une boîte de Pétri, avec toutes les précautions d'usage.

Tous les examens bactériologiques ont été négatifs, les cultures restant stériles.

ECHANTILLON N° 11

Mouchoir propre pris dans l'armoire à linge.

Examen négatif ; cultures stériles.

ECHANTILLON N° 12

Mouchoir propre, mis pendant deux heures au contact de la poche échantillon n° 3. Le prélèvement a été fait sur la partie périphérique du mouchoir, ayant été en contact avec la poche.

Examen microscopique :

- 1° *Bacillus subtilis* ;
- 2° *Staphylocoque* ;
- 3° Quelques rares *pneumocoques* ;

Nous n'avons pu retrouver malgré un examen approfondi ni *Penicilium glaucum*, ni levure, ni coli-bacille.

ECHANTILLON N° 13

Mouchoir ayant servi, resté pendant six heures dans la poche d'un concierge.

Examen microscopique :

- 1° *Bacillus subtilis* ;
- 2° *Streptocoque* ;
- 3° *Staphylocoque* ;
- 4° *Micrococcus prodigiosus*.

ECHANTILLON N° 14

Mouchoir ayant servi toute une journée et étant resté pendant vingt-quatre heures au contact de la poche échantillon n° 9.

Examen microscopique :

- 1° *Staphylocoque* ;
- 2° *Streptocoque* ;
- 3° *Mucor mucedo* ;

- 4° Pneumocoque ;
- 5° Coli-bacille ;
- 6° *Bacillus subtilis*.

ECHANTILLON N° 15

Mouchoirs ayant servi et étant resté trois jours au contact de la poche échantillon n° 6.

Examen microscopique :

- 1° *Bacillus subtilis* ;
- 2° *Staphylocoque* ;
- 3° *Streptocoque* ;
- 4° *Mucor mucedo* ;
- 5° *Pneumocoque* ;
- 6° Une levure non déterminée ;
- 7° *Micrococcus prodigiosus* ;
- 8° De nombreux cocci en amas et en chaînettes ne prenant pas le Gram.

De nombreux fragments de poches et de mouchoirs ont été examinés par la méthode directe indiquée précédemment.

Outre les différents microbes, bacilles et parasites précités, que nous avons toujours trouvés, en quantité plus ou moins considérable, nous avons rencontré :

1° Un diplocoque en grain de café, ne prenant pas le Gram appartenant vraisemblablement à la classe des microcoques et pouvant être identifié avec le méningocoque de Weichselbaum.

2° Un cocco-bacille extrêmement grêle, se colorant

très difficilement (il faut, en effet, laisser agir très longtemps une solution colorante : violet phéniqué, ou Ziehl dilué) ne prenant pas le Gram, se groupant en petites chaînettes, plus souvent, en petits amas, assez voisins les uns des autres, mais non contigus et rappelant le cocco-bacille de Pfeiffer.

3° Un bacille renflé à sa partie moyenne, effilé à ses extrémités, se colorant par le bleu de méthylène, ne prenant pas le Gram et présentant les caractères du bacille fusiforme.

Malgré les minutieuses recherches faites sur l'échantillon prélevé, nous n'avons pas réussi à trouver de spirille.

Nous avons été déçus, avouons-le, de ne pas avoir découvert dans nos préparations, certains bacilles pathogènes dont nous étions en droit de soupçonner la présence, tels le bacille d'Eberth, le bacille de Lœffler, le bacille dysentérique, l'entérocoque etc... Est-ce à dire que ces bacilles ne se rencontrent jamais dans les poches et les mouchoirs ? nous ne le pensons pas ; mais, nous le répétons, le cadre modeste de ce travail ne nous a pas permis de pousser plus avant nos investigations, et nous devons agir comme si la présence de ces bacilles était certaine.

Disons également, bien que, dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques, la preuve ne puisse en être fournie (virus filtrant) que les poches peuvent contenir des squames cutanées, que l'on rencontre à la période de desquamation de certaines fièvres éruptives.

COMMENTAIRES

Nous sommes donc en droit d'être effrayés par le nombre et la multiplicité des divers microbes que nous enfermons dans nos poches et qui, sous des influences propres à leur développement, peuvent prendre, à un certain moment, une virulence toute particulière. Et, ce qui est certain, c'est qu'à tout moment de la journée, nous ensemençons cette poche. Venons-nous à essuyer notre visage ? Nous prenons toutes les poussières qui y sont collées et qui viennent adhérer au mouchoir. Sartory et Langlais ont montré que le nombre des germes bactériens ou cryptogamiques, qui voltigent dans l'air, peut atteindre l'été à Paris le chiffre colossal de 500.000 par m³, dans une rue non arrosée où circulent piétons et véhicules. D'autre part, ces auteurs ont reconnu que bon nombre d'espèces microbiennes pathogènes vivent et croissent dans le nez et dans la poussière des ongles. Aussi concluent-ils :

« Les soins de propreté corporelle, sur lesquels nous n'avons pas à insister, sont le moyen tout inqué de défense individuelle contre les poussières et microbes de l'air ; mais il en est deux autres, sur

lesquels nous appelons spécialement l'attention des hygiénistes, du public et en outre, pour le dernier, celle des pouvoirs publics :

1° Nécessité de l'antisepsie nasale ;

2° Nécessité d'exiger et d'obtenir de toutes les personnes préposées à l'alimentation des mains propres et des ongles faits.

En résumé nous demandons :

Dans les villes : Eau à discrétion, arrosages abondants, suppression des balayages à sec, réglementation de la vitesse des véhicules, multiplication des espaces libres.

Dans les locaux habités : suppression de l'emploi du balai et du plumeau, suppression des ventilateurs, large aération.

Sur les routes : dans les agglomérations, application des procédés diminuant les poussières.

Pour l'hygiène individuelle : propreté du vêtement, propreté corporelle (nez, mains et ongles compris).

Telles sont, à notre avis, les conditions qui nous permettront de lutter contre la poussière et de parer à tous les dangers que présente l'absorption des germes qu'elle renferme » (1).

Depuis la guerre, après la disparition presque complète de la monnaie d'or et d'argent, la monnaie fiduciaire a été fortement utilisée et émise par toutes les Chambres de commerce de France. Il en est résulté que de petites coupures, qui ont rem-

1. Sartory et Langlais, *Poussières et microbes de l'air*.

placé les pièces de 0 fr. 50 et de 1 franc d'argent, passant de mains en mains, sont devenues crasseuses et se sont souillées de germes bactériens.

Le Dr Guerbet (1) a examiné bactériologiquement 112 billets de 0 fr. 50, 1 franc et 2 franc émis par la Chambre de commerce de Rouen et pris parmi les plus sales : il n'eût évidemment que l'embarras du choix.

Les cultures et les inoculations au cobaye lui ont fait reconnaître :

1° Le bacille diphtérique : deux fois sur cent ;

2° Le streptocoque : trois fois sur cent ;

3° Le bacille tuberculeux : vingt et une fois sur cent ;

d'où sa conclusion sur les « coupures » sont des agents de propagation de la tuberculose et de la diphtérie :

Nombreuses sont les personnes qui mettent les billets de monnaie à même dans les poches de pantalon, et qui, de ce fait, augmentent la facilité de contamination et sont exposées à ses dangers.

Mais il y a plus. Abandonnons le côté des infiniment petits et considérons la poche en elle-même, prise chez différents individus, qui se soumettent aux règles d'une hygiène scrupuleuse. Nous verrons que l'eau ayant servi à la macération de cette poche prendra une teinte louche et grise. C'est que les mains, par un geste familier à beaucoup, sont essuyées par les poches et que les débris de pous-

1. Dr Guerbet. *Normandie médicale*.

sières de charbon y ont séjourné, noircissant ainsi le liquide de macération.

C'est pourquoi, il faut changer de poche et en changer au minimum tous les huit jours. Il faut en changer pour que tous les nombreux germes pathogènes que nous avons trouvés, soient détruits par un lessivage approprié ; il faut en changer, pour que le mouchoir propre, que nous y plaçons ne soit pas de suite souillé par un germe qui pourra devenir nocif malgré son apparence d'innocuité ; il faut en changer parce que les bacilles pathogènes vivent longtemps dans un milieu sec idoine à leur conservation ; il faut en changer enfin parce que la propreté, l'hygiène du vêtement l'exigent.

Une critique pourra cependant être faite par ceux qui voudront pousser tout à l'extrême. Ceux-ci vous diront : pourquoi ne changer que les poches du pantalon et ne pas changer celles du gilet, du veston, de la jaquette, de l'habit, du pardessus ?

Toutes les poches, quelles qu'elles soient, se souillent dès que nous y plongeons les mains ; le portefeuille que nous tirons et remplaçons plusieurs fois dans la journée fait pénétrer dans la poche, à lui affectée, de nombreux microbes.

Ces critiques sont justes ; mais qui veut trop faire ne fait rien. S'il fallait obliger, ou plutôt conseiller, de changer chaque semaine toutes les poches et de les remplacer par d'autres qui auraient été lessivées, il est certain que nous ne serions suivis par personne, les complications de cette nouveauté paralysant son

application pratique. De plus, nous répondrons que notre intention a été d'envisager ici uniquement les poches du pantalon et plus spécialement celle affectée au mouchoir.

Comment arriverons-nous donc à solutionner le problème et à faire entrer nos idées dans la pratique ?

Nous ne voulons pas anticiper et nous laissons à d'autres, hommes du métier, le soin de parachever, au point de vue pratique, le travail auquel nous nous sommes livrés, avec une foi sincère.

Disons seulement que les moyens d'arriver à une réalisation pratique sont nombreux.

La première idée qui nous est venue, la plus simple d'ailleurs, mais que nous avons rejetée aussitôt, a été de découdre la poche et d'en recoudre une autre, propre, à la place, afin de permettre la désinfection par le lessivage de celle qui venait d'être usagée et de recommencer ainsi tous les huit jours.

Nous avons rejeté cette idée à cause de sa complication et ce conseil, s'il avait été donné par nous, aurait été, aussitôt, rejeté par tous, bien que c'eût été le meilleur, pour la solidité de fixation de la poche. Ce moyen peut néanmoins être accepté et réalisé par beaucoup, qui ont souci de leur hygiène.

Nous avons pensé alors à la poche amovible, c'est-à-dire à celle qui peut-être enlevée et remise d'une façon toute extemporanée. C'est ce qu'auront à faire les tailleurs et nous laissons un vaste champ à leur ingéniosité.

Nous dirons pourtant en passant que plusieurs autres moyens ont été envisagés par nous, malgré notre incompétence :

La poche pourrait être fixée par un lien, qui passerait en coulisse et alternativement dans des trous pratiqués dans celle-ci et dans les parties du pantalon, servant à sa suspension, ce qui serait un moyen pratique et rapide ; un autre moyen, non moins pratique et plus expéditif, consisterait à coudre dans les parties servant à la suspension de la poche, de petits anneaux aplatis, analogues à des épingles dites de nourrice et d'y fixer la poche qui aurait été au préalable, munie d'œilletons à son extrémité supérieure ; enfin, un autre moyen, et ce sera le dernier que nous indiquerons, bien que ceux-ci soient nombreux, consisterait à fixer la poche à l'aide de boutons pression perfectionnés et adaptés à cette usage ; mais, nous le répétons, là n'est pas le but de notre travail ; n'empiétons pas sur les compétences.

CONCLUSIONS

Nous avons dit que l'hygiène est l'art de conserver la santé et d'en perfectionner les moyens. Nous avons démontré que les poches des pantalons masculins constituent un réceptacle pour les infiniment petits, dont beaucoup sont pathogènes : les examens bactériologiques que nous avons faits et auxquels nous avons donné une place prépondérante, dans notre travail, sont édifiants à ce sujet.

Le seul moyen, véritablement hygiénique qui s'impose à une réalisation pratique, est que de telles poches doivent être propres c'est-à-dire lavables, et pour ce faire, amovibles. Nous estimons que cette nouveauté peut et doit être favorablement accueillie par tous les individus qui ont souci de leur hygiène vestimentaire.

Nous savons que l'inertie des masses verra dans ce changement, dont nous sentons la grande utilité, une complication ennuyeuse et considérera que ce qui est ennuyeux est inutile. Certes, il est décevant de constater que nombreux sont encore les individus qui continuent à cracher par terre et à dédaigner les soins de propreté corporelle ; sans aucun doute, ces

mêmes individus rejettent *à priori* l'idée que nous préconisons.

Mais pour arriver à un but il faut éduquer le peuple, il faut lui montrer que ce que nous lui enseignons est fait dans son intérêt et pour son bien-être, de façon à ce que les progrès de la science profitent à tous.

Pour répandre ces idées, nous comptons sur les membres du corps enseignant, qui sont chargés d'instruire la jeunesse et ils devraient être les premiers propagandistes de l'hygiène.

Nous espérons que ces idées entreront, vitales, dans l'esprit de tous ; nous avons pensé aux poches mobiles ; elles doivent être la réalité de demain.

Nous avons cru faire œuvre utile en émettant cette opinion et c'est uniquement cette pensée qui nous a guidé dans notre modeste travail, car ainsi que le disait P. L. Courier :

« Publiez votre pensée ; bonne, on en profite ; mauvaise, on la corrige et on en profite encore. »

Le président de la thèse

L. BERNARD

Le Doyen de la Faculté

F. LARNAUDE

Vu et permis d'imprimer,
le Recteur de l'Académie de Paris

P. APPELL

